

Au son des cigales, des cloches

Et du martellement des bottes



Décembre 2010

1939 - 1940 : Ces deux années sont celles qui ont le plus marqué ma petite enfance

C'est dans cette période que j'ai appris ...

Comment nous arrivions au monde et découvert la grande tristesse de la mort.

Que le père NOEL n'était (hélas) qu'une invention des adultes !

Que j'ai compris ce que nos parents appelaient « Soucis » et pourquoi ils parlaient à mi-voix pour nous préserver le plus possible des moments difficiles de la vie. C'est aussi l'entrée dans une période difficile qui allait durer quelques années, celle de la Guerre...

En ce début d'année 39, l'atmosphère générale du « Château de ma mère » avait changé.

Nos parents discutaient par petits groupes devant l'entrée de nos immeubles, souvent en commentant les nouvelles lues dans les journaux locaux, le Petit Provençal ou encore dans la Marseillaise.

L'écoute de l'information à la radio était devenue une habitude, et le soir il n'était pas rare qu'aux heures de ces émissions, des voisins viennent chez nous pour les écouter avec mon père. C'était tout à fait inhabituel, et cela devenait systématique.

Il se passait quelque chose !!!.... Mais quoi ?

Je connais aujourd'hui les causes de l'inquiétude grandissante de nos parents ; ci-dessous en italique, la liste sommaire des graves événements qui allaient rapidement bouleverser nos vies, et qui allaient pousser nos parents à nous éloigner momentanément de MARSEILLE.

15/03/1939 - Invasion de la Tchécoslovaquie par Hitler.

24/08/1939 - Mobilisation partielle en France.

22/05/1939 - Pacte de non agression entre Hitler et Mussolini.

23 Aout 1939 - Signature à Moscou du pacte de non agression germano – soviétique entre Hitler et Staline.

1/09/01939 - L'Allemagne attaque et envahie la Pologne sans déclaration de guerre.

2/09/10939 - Mobilisation Générale en France.

3./09/1939 - Déclaration de la guerre à l'Allemagne (France et Angleterre).

02/09/1939 - Mobilisation générale .SAMEDI à 0 HEURE

© Texte de Jean-Louis GARNOUX tous droits réservés

Mon père et M.CAMPANA ont alors pensé qu'il était souhaitable d'éloigner quelques temps les enfants. Ils décidèrent de nous « envoyer » à CUGES LES PINS, d'autant plus que pour soigner ma rhinopharyngite tenace, toutes les années à la fin du printemps nous allions passer l'été dans ce beau village avec ma grand-mère. La famille CAMPANA loua donc aussi un petit appartement à CUGES. C'était fantastique, pour la première fois depuis longtemps mes amis et moi ne serions pas séparés pour les vacances !

Nous formions une belle équipe guidée par nouvel ami Louis BONIFAY qui nous faisait découvrir les plaisirs de la campagne.

(Vous découvrirez plus loin un long chapitre consacré à mes séjours à CUGES.)

Ci-dessous la première photo de ces moments d'été passés ensemble. C'est aussi la dernière, car Pierrot CAMPANA est mort quelques semaines après victime d'une méningite foudroyante. Il m'a été rapporté que dans ses derniers moments, il chantait la marseillaise.

Jean-Louis Pierrot Dédé Louis Riri



L'année suivante (en CORSE) Riri fit une chute mortelle en tombant d'une terrasse. Je ne me souviens pas des réactions que j'ai pu avoir à l'annonce de ces décès, mais au retour à Marseille, le vide qu'ils avaient laissé dans nos jeux m'a fait comprendre ce que le mot **mort** voulait dire.

Les CAMPANA ont quitté CUGES au mois de septembre. Ils sont partis en CORSE quelques semaines après la mort de Pierrot, et y sont restés toute la durée de la guerre.

J'étais très content de voir que mes vacances se prolongeaient, cependant je voyais ma grand-mère très préoccupée, inquiète. Elle attendait tous les jours le passage du facteur pour avoir des nouvelles de mes parents (*c'était le seul moyen de communication, le téléphone était quasi inexistant*). Elle était au bord des larmes quand il n'y avait pas de courrier. Je ne comprenais pas pourquoi. Je n'allais pas tarder à en connaître la raison.

Les deux et trois septembre de cette année 39, les cloches de l'église et celle de l'horloge se mirent à lancer les volées du « Tocsin ». C'était le signe que quelque chose de grave venait de se produire. Cette sonnerie était très reconnaissable. Les

© Texte de Jean-Louis GARNOUX tous droits réservés

coups étaient continus, sans espace. (*Dans le chapitre de CUGES vous trouverez la signification de toutes ces sonneries*)

En général les sonneries laïques et religieuses ne se mélangeaient pas, mais ce jour là elles sonnèrent ensemble pour annoncer la guerre et la Mobilisation Générale, marquant ainsi la fin des querelles de clocher entre le monde civil et le monde religieux.

Ainsi, au même moment à MARSEILLE toutes les sirènes de la ville sonnèrent...

Inutile de dire les réactions de la population, particulièrement lorsque le garde champêtre est passé dans le village, s'arrêtant à chaque croisement de rue, sonnant son coup de trompe pour attirer l'attention.

Je l'entends encore :

« Avis à la population : **Mobilisation Générale** : Tous les hommes non encore dégagés des devoirs militaires, doivent sans tarder rejoindre le lieu de leur cantonnement...

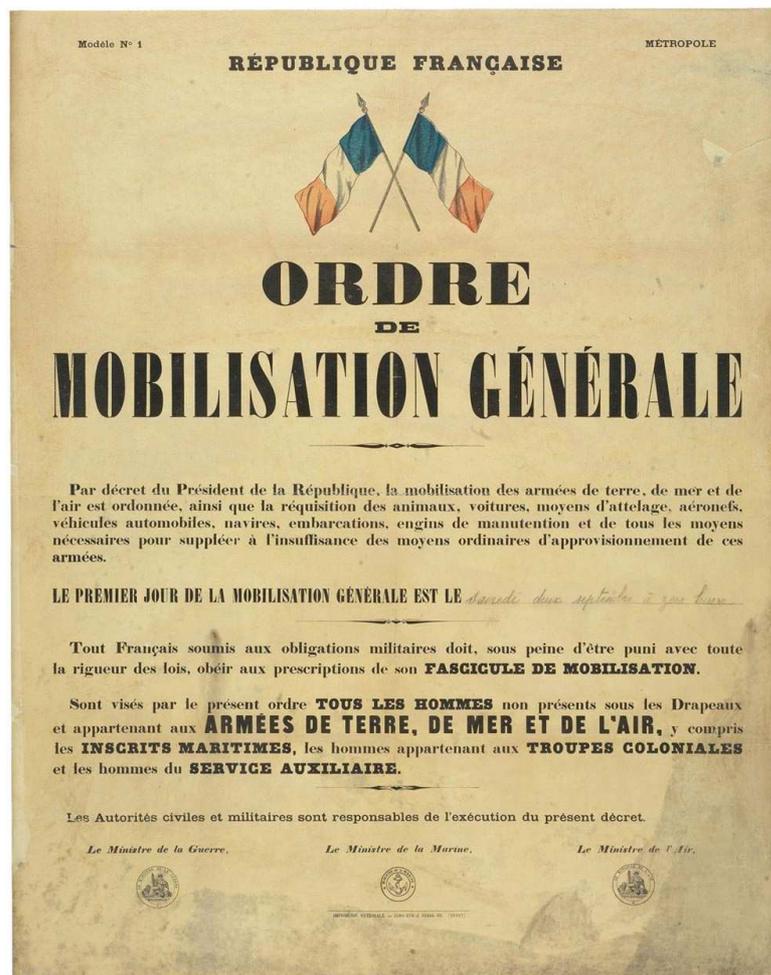
Qu'on se le dise ! »

Un deuxième coup de trompe marquait la fin de son annonce. Nous étions le 2 septembre.

Le lendemain 3 septembre, des affiches étaient disposées dans les lieux « stratégiques » du village, annonçant officiellement l'ordre de mobilisation générale.

Dans le même moment, notre brave garde champêtre faisait le tour du village, pour annoncer la déclaration de la guerre à l'Allemagne.

Ci-dessous, l'affiche de l'ordre de mobilisation générale.



C'était La GUERRE, à notre âge, sur le moment nous ne comprenions pas très bien la gravité de la situation.

Ce n'est que le lendemain en voyant partir tous les hommes valides du village (à quelques jours des vendanges), accompagnés de leurs mères et /ou leurs épouses en pleurs, que notre comportement d'enfant a changé. Désormais nous allions partager les soucis que les adultes nous avaient si bien cachés jusqu'à ce jour.

J'ai pensé alors que mon père aussi venait de quitter la maison et que je ne le révérais peut être plus, d'autant que ma grand-mère en pleurs ne me lâchait pas.

La Guerre

Je n'étais donc pas au CANET quand mon père a été mobilisé. Son livret militaire, que j'ai précieusement gardé, m'a permis de « revivre » ces moments difficiles.

La page 4 donne les détails de ce départ.

« Rappelé sous les drapeaux par ordre ministériel prescrivant la mobilisation générale à la date du 2 septembre 1939. Arrivé au corps le 8 septembre 1939, est affecté comme sergent au 104^{ème} Bataillon de Chasseurs Alpins 2^{ème} compagnie le dit jour ».



Ce bataillon était basé à **Roquebillière**, petit village des Alpes-Maritimes situé à 610 mètres d'altitude dans la Vallée de la Vésubie.

A 6 km du village de LANTOSQUE où se trouvait le fort de GORLODON sur la rive droite de la Vésubie. (à voir sur le site internet).

Ce gros ouvrage fermait la vallée et contrôlait le débouché du vallon de la GORDOLASQUE...

Il a joué avec celui de FLAUT, un rôle déterminant pour stopper l'offensive italienne de Juin 1940.

Mon père commandait une position de fusils mitrailleurs. Il était face aux patrouilles ennemies connues sous le nom de « **chemises noires** », afin de leur interdire l'entrée sur notre territoire.

La première lettre que ma mère nous envoya début octobre, était relativement sécurisante. Elle disait que mon père était arrivé à sa base dans les Alpes Maritimes (sans plus de détail). Alors : Alpes Maritimes et Cote d'azur ... pour moi c'était pareil, mes soucis diminuaient un peu, d'autant qu'avec mon ami Louis, nous étions très préoccupés par ce que nous entendions par « **Radio Lavoir** » lieu de débats des cugelaines qui venaient y laver leur linge.

Marthe, (sa mère) est enceinte ? « *Enceinte ? ...c'est quoi ?*

C'est pour bientôt... Quoi pour bientôt ? »

Les vendanges ? ça on le savait ! Non ce n'était pas ça... Alors ?

Les langues de ces dames continuaient à déverser des informations mystérieuses : « Je ne me trompe pas un Cugelais arrive ! La lune va changer demain, vous verrez c'est un signe, cette lune commande tout !... » Comment ?

« Elle va accoucher à la maison ?...Oui mais la sage-femme est bonne ... ? »

Tous les jours de nouvelles énigmes se posaient à nous.

Enfin, le 20 octobre, (comme Marthe), nous furent délivrés, Jean-Marie venait de naître.

Le petit frère dont on annonçait la venue à Louis était enfin là !

Et l'on nous expliqua alors pourquoi Marthe avait pris des formes, que c'était Jean-Marie qui se « fabriquait » et qui venait de sortir.

© Texte de Jean-Louis GARNOUX tous droits réservés

Alors, les naissances dans les roses ou dans les choux....une pure invention d'adultes ?
Que nous ont-ils encore cachés ?

Je n'allais pas tarder à le savoir...

Quelques jours après, le 23 octobre, ma mère que nous n'avions pas vue depuis quelques semaines, venait pour fêter mon anniversaire et pour nous annoncer la première permission de mon père d'ici quelques jours. Il fut convenu⁴² alors que nous attendrions cet évènement pour retourner à Marseille et fêter Noël tous ensemble.

Effectivement, en décembre (je ne pourrais pas vous dire quel jour), mon père et ma mère arrivèrent à CUGES sans prévenir.

De ce moment, il m'est resté les deux photographies ci-dessous, datées de décembre 1939

Je suis heureux d'avoir retrouvé mes parents !



Ce Noël va certainement être un des plus beaux de ma vie, d'autant que des événements importants (pour moi) allaient me projeter un peu plus dans « le monde des adultes ».

Inutile de dire ma joie à notre arrivée à la maison. Dès la porte franchie, je fis rapidement le tour de toutes les pièces, comme pour leur dire « votre calme est terminé, je suis de retour ! ». Le soleil était de la partie, il balayait les murs de l'appartement me renvoyant les couleurs familières des tapisseries. Chaque partie de la maison avait son odeur et les yeux fermés je savais où je me trouvais. Une impression de sécurité s'empara de moi, nous étions tous là.

Le tour « de la propriété terminé », depuis la terrasse, je vis mon ami Armand en faction, devant l'entrée de notre immeuble. Il savait que je revenais et me guettait depuis le matin. Avec l'accord de mes parents, doublé de recommandations, je l'ai aussitôt rejoint.

Il avait beaucoup de chose à me raconter et à me montrer : Deux nouveaux terrains de jeux ou plutôt d'aventures venaient de se créer pendant mon absence.

Comme pour la guerre de 1914, des tranchées avaient été creusées dans l'espace occupé par le jardin du concierge, juste sous nos fenêtres. C'était un « labyrinthe » d'une cinquantaine de mètres de longs et de 2 mètres de profondeur.

© Texte de Jean-Louis GARNOUX tous droits réservés

Elles ont été rapidement envahies de mauvaises herbes, les transformant en véritable forêt vierge. Ces tranchées n'ont fort heureusement jamais servi pour l'usage qui leur était réservé, mais elles sont devenues « notre quartier général » ; d'autant plus stratégique qu'il était totalement interdit d'y aller. Imaginez les plans que nous avons mis en place pour tromper l'ennemi !

Comme je vous l'ai dit dans le chapitre « Le château de ma mère », c'était aussi en ces lieux que nous fumions les calumets de la paix à chacune des occasions ... vite limitées car ces « bois fumants » nous rendaient malades pour la fin de la journée !

En cas d'alertes, il était recommandé de se mettre à l'abri. Hormis les tranchées, les endroits les plus sûrs étaient les caves.

Pour que nous ne restions pas prisonniers des décombres en cas de bombardement, les immeubles avaient été reliés entre eux en perçant les murs de séparations au niveau des sous-sols, permettant ainsi la communication entre les bâtiments.

Inutile de dire que nous avons rapidement pris possession de ces lieux. Nous entrions d'un côté, nous sortions de l'autre malgré les interdits de nos parents et des autorités locales. Avec du recul, je dois dire que ces points d'évacuation étaient sécurisants, car au moment des alertes, un sentiment de panique s'emparait de tous les habitants.

Ces deux visites détaillées avaient pris du temps. Mes parents me cherchaient partout envahis d'inquiétudes. Jamais ils n'auraient imaginé que j'aurai osé passer au dessus des consignes d'interdits qui m'avaient été données.

Quelle fête en arrivant à la maison ! Ils s'y étaient tous mis ! Bonjour l'ambiance... L'ennemi était le plus fort ce soir-là ! Je m'en suis souvenu....

Le lendemain, mon père (comme toutes les années) mis beaucoup de temps et d'amour pour faire la crèche. Mais il s'aperçut rapidement que beaucoup de santons étaient morts depuis l'année dernière, victimes de mes exercices de tir. Il décida donc de m'emmener l'après-midi à la foire aux santons.

Cette sortie contrariait mes plans, il était prévu une partie de foot avec les copains. J'ai manifesté mon mécontentement et même dit que je n'irai pas... Mon père sans élever la voix, m'a pris par le col et m'a conduit dans sa chambre « Tu ne souhaites pas venir avec moi d'accord, mais cet après-midi tu vas te coucher et faire la sieste. Et je ne veux rien entendre » !

Mauvaise mayonnaise, je n'avais jamais vu mon père aussi contrarié.

Il se faisait un plaisir de me consacrer toute un après-midi (j'imagine aujourd'hui qu'il avait fait ce projet pendant ses longues heures de surveillance devant ses mitrailleuses) et je lui enlevait son plaisir de m'avoir pour lui et de me gâter à sa manière.

Sitôt la porte de la chambre fermée, je me suis levé, inspecta la crèche, fis le tour de la pièce (vite fait). Mon regard fut attiré par la porte de l'armoire à glace mal fermée. Au lieu de la pousser, j'eus la curiosité de l'ouvrir et là... Je découvris des boîtes de chocolats, de bombons des galettes et dessous tout ça il y avait deux autres coffrets qui ressemblaient à des jouets.

Qu'auriez-vous fait à ma place ?

J'imagine que vous les auriez ouverts ; c'est ce que je fis.

L'une contenait une armée de TONKINOIS, c'étaient des asiatiques engagés dans la légion étrangère combattant pour la France.

L'autre contenait un attelage composé de deux bœufs, d'une charrue et d'un laboureur.

Je pris soins de tout bien ranger, avant que mon père ne s'aperçoive que je ne dormais pas, puis, me recoucha en silence. Dans la minute qui suivie, mon père venait me délivrer ; mon grand-père venait d'arriver pour embrasser son fils lors de cette première permission.

Sitôt mon grand-père parti, j'eus la fâcheuse idée de dire à mon père : « Tu vois, si nous étions allés en ville, tu n'aurais pas vu ton père... » La réaction fut rapide et douloureuse, mes fesses s'en souviennent encore... Je ne l'avais pas volée.

De mémoire, je crois que c'est la seule fois où mon père a manifesté son autorité sur mon auguste postérieur où ailleurs.

Croyez bien que je regrette beaucoup ce caprice d'enfant, et surtout de ne lui avoir jamais dit combien j'ai regretté mon comportement dans les moments difficiles qu'il vivait loin de nous.

Le lendemain, nous étions le 24 Décembre, c'était Noël. Tous les trésors découverts l'après-midi dans l'armoire étaient là ; et mes parents de me dire :

« Viens vite voir ce que le père Noël t'a apporté !! »



Les bœufs étaient là et me clignaient de l'œil ...

J'ai toujours cette paire de bœufs dans la vitrine de mon bureau.

Voilà comment cette année 1939 j'appris :

Ce qu'il était convenu d'appeler « Soucis », Que les enfants ne naissent pas dans une rose ou dans un chou, Que le père Noël n'était qu'un pieux mensonge !

Et que notre vie sur terre n'était qu'un passage ...

J'appris aussi qu'il était bon de suivre les conseils que les adultes « tentaient » de nous donner, et qu'il fallait apporter beaucoup d'importance au mot **prudence**.

En effet, mon père avait apporté six grives du village des alpes où il était cantonné. Je pensais aider à leur préparation, et j'imaginai que si les pattes étaient coupées, les grives rentreraient mieux dans la marmite.

Alors que diable ! J'empoignais les grives et je me mis à couper les pattes de la première d'entre elles. Elles saignaient beaucoup, c'était amusant. J'appelai ma mère qui était à côté pour lui montrer « le miracle »...

En fait, ce qui saignait c'était l'index de ma main gauche qui servait d'appui aux pattes, et que je venais d'entailler profondément. Affolement général, le petit venait de « se couper le doigt » ! Moi je ne sentais rien du tout et je ne comprenais pas le branle-bas de combat qui s'était emparé de tous. Je commençais alors à prendre conscience de ma c... au moment

© Texte de Jean-Louis GARNOUX tous droits réservés

où l'alcool se mis à couler à grand flot sur la plaie et où il était question de « mettre des points de suture ».

Sans téléphone, impossible de joindre un médecin, nous fîmes alors appel au père Martin, pharmacien du quartier. Il vint voir l'étendue des dégâts, et me confectionna une superbe poupée bien serrée, qui permit la guérison.

J'ai encore aujourd'hui la trace de la cicatrice à mon index gauche ; il semble que j'ai à ce doigt une phalange de plus !

5 ans, je venais d'entrouvrir la porte de la vie !

1940, début janvier je sentais que la situation s'aggravait.

Les émissions de radio parlaient de bombardements possibles. Les informations longuement détaillées dans tous les journaux étaient commentées par petits groupes de parents et voisins qui se formaient dans la cour. Leurs propos étaient très angoissants.

Il y était question de défense passive :

Il s'agissait de mettre en place des mesures de protection de la population surtout en cas de bombardement, de mettre en place un réseau de surveillance et d'alerte (sirène). D'informer et de sensibiliser la population (par voie d'affiches, de radio...) sur la conduite à tenir en cas d'alerte.

De construire des abris souterrains et creuser des tranchées partout où cela pouvait se faire.

Il fallut recenser les lieux susceptibles de servir d'abris (caves, tunnels etc..).

L'objectif était de priver l'assaillant de tout repère pour sa navigation aérienne de nuit, en supprimant ou en masquant de façon complète toutes les lumières susceptibles d'être aperçues. Ces mesures étaient destinées à rendre difficile le bombardement précis d'une cible particulière.

Dans notre cité, rapidement les choses se mirent en place :

Toute la population équipa ses fenêtres de rideaux opaques de préférence noirs. Les vitres furent occultées par des cartons ou toute autre matière de façon qu'aucune lumière ne puisse filtrer à l'extérieur. Et ce quel que soit les ouvertures ; donnant sur courettes, sur toits, etc.

Les lampes utilisées à l'extérieur furent recouvertes d'un vernis bleu, ne donnant qu'un éclairage très faible, permettant à peine aux passants de se diriger.

Des chefs d'immeubles se chargeaient de faire respecter ces consignes de sécurité.

Pour nos immeubles, M.TESTA un de nos voisins petit homme chauve, rondouillard se porta volontaire pour cette mission. Il effectuait des rondes de nuit coiffé d'un casque de la précédente guerre, pour faire respecter les consignes de camouflages. et nous avertissait d'un coup de sifflet si nos lumières étaient visibles de l'extérieur.

© Texte de Jean-Louis GARNOUX tous droits réservés

Je me souviens du travail que chaque soir mes parents effectuaient pour placer des couvertures à chacune de nos fenêtres, et procéder à l'allumage de quelques ampoules peintes en bleus pour diminuer l'intensité lumineuse (les autres restant éteintes bien entendu). Ceci engendrait une atmosphère particulièrement angoissante.

Restait la mise en place d'une dernière consigne :

Utilisation des moyens de protection individuels en cas d'attaque chimique (gaz)... Cette mesure résultait des souvenirs de la guerre de 14/18 au cours de laquelle les attaques par bombes aux gaz toxiques avaient fait de nombreuses victimes parmi les militaires et la population.



Des masques à gaz furent distribués à l'ensemble de la population. Ils étaient contenus dans des boîtes cylindriques, et il était obligatoire de les porter toujours avec soi.

C'est ainsi que « nos belles dames » en plus de leur sac à main, portaient un accessoire qui leur donnait une allure relativement guerrière.

Les instituteurs et institutrices avaient pour mission d'expliquer aux enfants le mode d'utilisation de ces masques à gaz.

Les premiers temps, les consignes étaient scrupuleusement respectées, puis « on oubliait de prendre l'encombrant et peu esthétique cylindre ». Ces oublis devenaient de plus en plus fréquents ; ils devinrent rapidement une habitude. Il est heureux qu'il n'y ait jamais eu d'attaques aux gaz.



Janvier 1940, nous n'avions pas de bonnes nouvelles de mon père :

Dans le secteur où il se trouvait, la température tournait autour de -10° . Suite aux longues heures passées en faction, il eut d'importantes lésions inflammatoires provoquées par le froid. Il est inscrit sur son livret militaire le 24 janvier : « Engelures du pied droit avec ampoules et ulcérations infectées et gros œdème ; imputable au service, exempt de chaussures jusqu'au 12 février ». Il souffrira toute sa vie de ces ulcérations qui n'ont fait que s'aggraver et qui furent la cause de l'intervention chirurgicale au cours de laquelle il décéda le 25 octobre 1961.

Mars 1940, un nouvel événement allait bouleverser notre vie,

le ravitaillement devenait de plus en plus difficile, désormais la nourriture serait rationnée. La population française, à l'exception des militaires, fut partagée en sept catégories. A chacune correspondait une carte spécifique :

© Texte de Jean-Louis GARNOUX tous droits réservés

Catégorie E: Enfants âgés de moins de trois ans.

Catégorie J1: Enfants âgés de trois à 6 ans révolus.

Catégorie J2: Enfants âgés de 6 à 12 ans révolus.

Catégorie A: Consommateurs de 12 à 70 ans ne se livrant pas à des travaux de force.

Catégorie T: Consommateurs de 14 à 70 ans se livrant à des travaux pénibles nécessitant une grande dépense de force musculaire.

Catégorie C: Consommateurs de 12 ans et sans limite d'âge se livrant personnellement aux travaux agricoles.

Catégorie V: Consommateurs de plus de 70 ans dont les occupations ne peuvent autoriser un classement en catégorie.

Catégorie J3 : les jeunes de 13 à 21 ans ainsi que les femmes enceintes.

Pour établir ces cartes de « rationnement » chaque personne devait remplir une déclaration afin d'être classée dans une des catégories prévues.

Chaque carte donnait droit à une certaine quantité de marchandise délivrée contre un certain nombre de tickets. (0 ticket = 0 marchandise !)

De plus, chaque famille devait s'inscrire dans un magasin de son choix (boucherie, boulangerie, etc...); Les magasins étant approvisionnés en fonction du nombre de personnes inscrites. Ci-dessous quelques exemples de carte d'alimentation :



Beurre



Lait



Pain

Ces restrictions allaient encore plus loin, Exemple pour la viande :

Le bœuf, veau et mouton étaient interdits à la vente en boucherie trois jours consécutifs par semaine. La charcuterie pendant deux jours et la viande de cheval, mulet et âne pendant une journée.



Il va sans dire que les jours où les magasins étaient approvisionnés, les gens se ruèrent souvent des heures avant l'ouverture et attendaient, de peur de manquer de nourriture.

Des queues interminables se formaient, il n'était pas rare que des disputes se déclenchent.

La « survie devenant préoccupante », un marché parallèle se mit en place, le marché noir.

On cultivait à domicile tout ce qui était possible, dans des bacs sur les balcons, dans les cours, et sur les rebords des fenêtres.

Je ne pourrai pas vous donner la liste des produits que ces ingénieux jardiniers cultivaient.

Le café était remplacé par la chicorée, l'orge grillée et souvent par des poids-chiches que l'on achetait avec nos tickets « légumes secs » et qui comme l'orge étaient grillées dans un astucieux grilloir.

J'ai souvent tourné cette manivelle.



Deux d'entre eux m'ont cependant marqués : les mini tomates et surtout le tabac. Ce dernier nécessitait une technique particulière. Arrivées à maturité, les feuilles volumineuses devaient être séchées au soleil (en cachette, car leur culture était interdite). Puis on découpait minutieusement en lamelles ce précieux produit pour pouvoir le rouler et le fumer discrètement.

Ce fut l'ère de la débrouille : Fausses cartes d'alimentation, échange et troc de marchandise, marché noir (c'était un marché parallèle où il était possible d'acheter au prix fort les produits contingentés ou introuvables, évidemment sans ticket).

Mon père refusait d'avoir recours à ces trafics. Pour son usage personnel, il ne pouvait avoir plus de 1200 calories par jour ; Un homme de sa taille et de son activité avait besoin du double. Inutile de dire qu'il avait pris « la ligne » et que son taux de cholestérol n'a jamais du se trouver aussi bas !

Mes parents ont toujours veillé à ce que je ne souffre pas de la faim. Allant jusqu'à se priver afin que je ne manque de rien.

Pour surmonter l'angoisse permanente liée aux événements, il était important d'essayer de continuer à vivre comme « avant ».

Le 1^{er} juin, ma mère décidait d'aller en ville afin de m'acheter mon cadeau de St Jean. A 14 heures environ, nous étions sur le cours BELSUNCE devant le magasin de chaussures ANDRE (à l'angle de LA CANEBIERE).

A cet endroit, le spectacle était permanent, des artistes de rue chantaient des chansons à la mode et engageaient les badauds à reprendre les refrains. Ils vendaient ensuite les partitions avec toutes les paroles ; le commerce était florissant.

© Texte de Jean-Louis GARNOUX tous droits réservés

Tout à coté il était possible d'acheter pour quelques centimes une poignée de revues périmées datant de quelques semaines, mais en parfait état. Souvent ma mère se laissait tenter, nous avions à lire pour pas cher !

Il y avait aussi un spectacle qui amusait beaucoup les enfants ; c'était Etienne ou plus exactement « Poupoule »...Un « fada », enfin un personnage qui ne semblait pas très normal. Il était coiffé d'un haut de forme décoré de cartes postales. Son visage était déformé par d'horribles grimaces qu'il faisait avec ses lèvres lippues d'où s'échappait un filet de bave ! Il chantait en permanence:

« Le samedi soir après le turbin, l'ouvrier parisien dit à sa femme après le dessert je te paie le café concert et tu verras... viens poupoule, viens poupoule viens.. »
cette chanson était à la mode à l'époque, interprétée par MAYOL.

C'est donc dans cet environnement que nous entendîmes pour la première fois les sirènes d'alerte. A ce signal, toute la population devait se rendre aux abris. Le plus proche, était les WC publics, aménagés en sous-sol. On y accédait par deux entrées : Une coté Canebière, l'autre, coté porte d'Aix. Inutile de décrire la panique et la ruée vers cet édifice public. Comment y sommes-nous arrivés ? Nous n'étions pas les premiers, nous n'avons pu accéder qu'au milieu des escaliers. Mais ce n'était pas si mal, car nous étions à l'air, ceux plus bas, respiraient les effluves de parfums qui se dégageaient des WC...

Il était environ 14h30, c'était le premier bombardement de l'aviation allemande sur Marseille.

Tout près de chez nous, une bombe rata le gazomètre de l'avenue de Lyon mais creva la cuve à eau de l'établissement du gaz, entraînant l'inondation d'une école située à proximité. Le père de mamy Colette (votre grand-père et arrière grand-père), qui travaillait au Gaz de France, participa au sauvetage de ces enfants. Huit enfants cependant n'ont pu être sauvés.

Sur cette photographie a prise depuis le balcon de la terrasse de mes parents, on distingue bien le gazomètre.



Ici les Jardins des familles.

Cette première alerte dura environ deux heures. Depuis notre abri, nous avons vu les avions qui après avoir lâché leurs bombes, dégageaient par la mer.

Dès que les sirènes annonçant la fin de l'alerte se mirent à sonner, ma mère m'traina (le mot n'est pas trop gros), vers le tramway le plus proche. Nous sommes rentrés très perturbés à la maison où ma grand-mère nous attendait avec impatience.

Renseignement pris aujourd'hui, je peux vous détailler ce premier bombardement :

© Texte de Jean-Louis GARNOUX tous droits réservés

Vingt à vingt-cinq appareils (Heinkel 111 - Junker 88 et Junker 52) se présentèrent en trois vagues successives à l'altitude de 3000 mètres et attaquèrent le port en semi-piqué à une altitude comprise entre 500 et 1000 mètres. Dans la passe Sud, le pétrolier norvégien Dageid fut manqué. Par contre, le cargo anglais Oxford, chargé de 2000 tonnes de coton fut touché en rade de l'Estaque.

En ville, seul le réservoir de l'usine à gaz fut touché (comme je vous l'ai expliqué ci-dessus).

Ce même jour, aux environs de 22 heures, nouvelle alerte :

Alors là ! Branle-bas de combat, très vite, tous dans les caves.

Les enfants prirent ces précipitations pour un jeu, ne comprenant pas pourquoi, mais c'était la panique chez les parents...

J'étais peut être le seul à avoir conscience de ce qui se passait n'étant pas encore rassuré compte tenu du vécu du début d'après midi. Quelques minutes après avoir gagné notre abri, nous entendîmes le bruit des moteurs d'avions.

Malgré les consignes de ne pas mettre le « nez dehors » échappant un moment à la vigilance de ma mère, je réussis avec les copains à glisser un œil dehors.

Des projecteurs d'une lumière bleue verte, balayaient le ciel pour focaliser les avions, afin que les batteries de canons anti aériens puissent tirer sur les bombardiers.

Nous n'avons pas vu d'avion dans le faisceau lumineux, étant rentrés précipitamment aux premières détonations. Cela faisait un bruit de tonnerre continu, illuminant le château de ma mère, secouant toutes les portes d'entrée.

Il faut dire qu'il y avait une batterie de DCA à quelques centaines de mètres de chez nous, sur l'aire des 13 coins (que vous pourrez situer sur le plan de début de chapitre).

Ce deuxième raid en plusieurs vagues successives dura de 22 h30 à 0h30. Le nombre des appareils allemands ne fut pas déterminé. Ces avions lancèrent des bombes incendiaires qui allumèrent des feux de broussailles près de l'Usine Kuhlmann à l'Estaque.

La DCA tira 1058 coups de 75 sans atteindre un seul appareil.

Nous nous couchâmes aux environs d'une heure du matin. Puis, à huit heures nouvelle alerte. Re cave ; mais nous commençons à être organisés. Cette fois-ci il y avait quelques chaises, de l'eau, les restes du pain, un peu de « café chaud » aux poids-chiches ou à la chicorée, et des jeux pour nous occuper. La fin de l'alerte nous délivra aux environs de 11 heures.

Depuis quelques jours, le calme semblait revenu, et les parents faisaient preuve d'imagination, pour obtenir le petit « rab » nécessaire pour agrémenter les gouters et les repas. Nous avions repris nos jeux qui vous en doutez, avaient des allures guerrières. Les tranchées et les caves n'avaient plus de secrets pour nous et je dois dire que nous nous en donnions à cœur joie.

Mais le 19 Juin, le quartier fut à nouveau en ébullition, la veille à 18 h le Général de Gaulle prononçait son premier discours à la radio de LONDRES.

Vu l'heure de l'émission, il fut très peu entendu mais le lendemain le texte intégral était imprimé dans la presse française et diffusé par les radios étrangères.

Il est considéré comme le texte fondateur de la Résistance française, dont il demeure le symbole et marque le début de la France libre



C'est le 21 juin qu'une nouvelle alerte se déclencha au milieu de l'après-midi. Nous étions rodés, l'automatisme était maintenant pris.

Les parents avaient leur panier tout prêt (Papiers de famille, bijoux et autres objets de valeur, médicaments courants, trousse de premier secours et bien entendu nourriture, eau permettant de tenir une journée au moins).

C'est calmement que nous avons rejoint « notre résidence secondaire ».

Rapidement nous entendîmes les avions qui semblaient passer au-dessus de nous, se dirigeant vers les ports. Les amis qui avaient eu l'audace de glisser un œil avaient cru apercevoir très hauts, des petits points dans le ciel.

Puis, nous entendîmes les bombes, il nous semblait qu'elles tombaient dans notre cour.

Tout tremblait, des vitres se cassaient nous avions très peur. Cela dura une dizaine de minutes mais nous parues une éternité...

Un silence angoissant succéda, il fut de courte durée :

Nouvelle escadrille, nouveau bombardement, nouvelles inquiétudes. Quand la fin de l'alerte sonna, il devait être autour de 19 heures. Les parents s'interrogeaient et envisageaient même de rester dans notre abri.

Nous sommes finalement remontés chez nous ; rien de cassé, tous nos carreaux étaient là.

Nous avons su le lendemain que des bombardiers italiens avaient attaqués Marseille en deux vagues successives : La première vague avait largué ses bombes à une altitude assez haute,

certaines atteignant le quartier de l'Estaque, d'autres tombant sur les quartiers de l'Evêché, du Panier et des Accoules.

C'est sur ces trois derniers que les pertes furent nombreuses (144 Morts - 146 Blessés).



Cette alerte interrompit les commentaires engagés par les uns et les autres sur l'appel du Général DE GAULLE. Mais pour une fois, autour de moi tout le monde était d'accord, nous ne nous laisserons pas faire!

La France avait un chef !

C'était la première fois que j'entendais parler de ce soldat qui allait beaucoup me marquer, et pour qui j'ai toujours beaucoup de reconnaissance et d'admiration.

Le jour de ma fête, nous eûmes des nouvelles préoccupantes de mon père, les ulcérations de son pied ne se cicatrisaient pas. Il devait être acheminé sur TOURNON en Ardèche.

Pourquoi dans cette ville ? J'imagine qu'il devait y avoir un hôpital militaire.

Il y arriva le 16 juillet, et les autorités considérèrent que son état correspondait à un taux d'invalidité de 75 %. Il fut alors transféré dans la réserve le 18 du même mois.

Le samedi 20 juillet, nous eûmes ainsi la surprise et la joie de voir arriver mon père.

Après quelques semaines de soins et de repos forcé (il avait de la difficulté pour se chausser), il reprit ses fonctions au sein de la police nationale.

Vous pourrez lire tout un chapitre consacré à mon père, pour la période de Juillet 1940 à janvier 1945.

A la fin de l'année 40, je retournais à l'école à Marseille, quelques alertes sont venues perturber nos soirées, les veillées se continuaient accompagnés de nos voisins dans notre abri sous terrain.

Mon père n'a jamais voulu se joindre à nous, il s'installait bien au frais sur la terrasse et assistait au spectacle « son et lumière » qui se déroulait sous ses yeux.

Tous les soirs, c'était le même rituel : on s'enfermait à double tour, à l'abri des oreilles indiscretes et on branchait la radio. Rechercher la fréquence de Londres n'était pas facile. Les deux mots les plus attendus étaient :

« *Ici Londres, voici quelques messages personnels* » ...

et le speaker d'égrainer des phrases toutes les unes plus incompréhensibles que les autres, parfois ponctuées par des « *Nous disons deux fois* ».

Nous écoutions ces messages convaincus que ces phrases avaient une signification importante. Les résistants d'ailleurs les attendaient avec impatience. Chacun guettant le sien. Mon père était très attentif. Nous savons maintenant qu'il était dans la résistance, il devait être impatient d'entendre celui qui lui était destiné.

Cette émission quotidienne débutée le 19 Juin 1940, a duré jusqu'au 24 Octobre 1944.



J'ai eu la chance de trouver cette photographie ;

le poste que nous avions était exactement le même.

Nous l'avions toujours pour ma communion en 1945.

Dans le CD (en annexe) les numéros 7 et 11 vous permettront de saisir ces moments attendus.

Voici un exemple de message parmi les milliers diffusés, totalement incompréhensibles pour les services secrets de l'ennemi et ses collaborateurs :

« *Le ténor chantera ce soir et nous disons deux fois le ténor chantera ce soir* »

Que signifiaient ces messages ? Seuls les « initiés » auraient pu nous le dire, mais **SILENCE**.

L'année 41 s'est terminée sans autres faits marquants, les alertes faisaient partie du quotidien, et souvent nous ne rejoignons les abris qu'après avoir entendu les avions.

Notre groupe AMBROSINI changeait de visage. Des familles portaient leurs enfants en sécurité hors de MARSEILLE. Nos équipes de jeux se réduisaient, les parties de foot ne se jouaient plus qu'à cinq ou six par équipe.

Il nous était totalement interdit de sortir du groupe, et **les consignes allaient jusqu'à nous obliger à rester à la vue des parents**. A la maison il se préparait quelque chose. Ma grand-mère entassait du linge (même d'été) à proximité de sa planche à repasser ; ce qui signifiait, une phase de transition avant de ranger toutes ces affaires dans des valises. Tout ceci dans le silence ou plus exactement dans les chuchotements, les parents se taisant à mon approche. Je compris alors que cette année nous n'irions pas à CUGES, et qu'un projet se préparait pour une destination inconnue.

Le 16 septembre 1941, mes parents reçurent une lettre de JONQUIERES (Vaucluse).



Ce courrier venait de la famille ONDE, des amis de mon père, je n'avais jamais entendu parler d'eux.

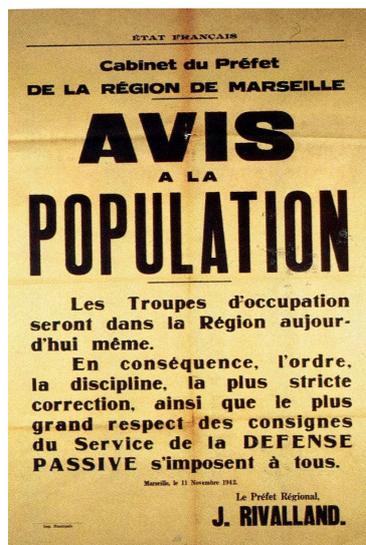
La photo qui accompagnait cette lettre représentait cette famille : Marcel et Marcelle ONDE et leurs enfants Jean et Georges. Un petit mot au dos :

Pour faire et refaire connaissance
Amical souvenir
14. septembre 1941 M. Ondes

Il est clair que cet indice venait enfin de me tirer de l'ignorance de ces préparatifs, et que la destination choisie pour « me réfugier » serait JONQUIERES.

A partir de ce jour, il y eu beaucoup d'échanges entre mes parents et leurs amis, la principale préoccupation étant de trouver un logement pour que ma grand-mère et moi puissions y être installés pour une période indéterminée.

Les évènements ne s'arrangeaient pas, les troupes allemandes se dirigeaient vers le midi, elles ne tarderaient pas à rentrer dans MARSEILLE.



En effet, le jeudi 12 novembre, les murs de la ville étaient décorés d'affiches annonçant l'arrivée des allemands et donnant des consignes à la population !

C'est tout juste s'il ne nous était pas demandé d'accueillir les « boches » avec le sourire et des bouquets de fleurs.

En fin de matinée, je vis des tanks passer devant chez nous ; ils étaient suivis de soldats qui marchaient à pas cadencés en chantant des chansons militaires. Aujourd'hui je me surprenne à chanter cette chanson. Et que Mamy fasse ses soyons consultés.

Sur le CD au passage 6 vous entendrez !
Eh bien, les choses semblèrent se précipiter : Le logement était trouvé, Ecoulez aussi et surtout le passage 12, qui nous a donné des administratifs et procéder aux derniers achats.
L'espoir de liberté.



Cette photo date du mois de décembre 1942. Nous sommes sur la Canebière du côté droit en descendant vers le vieux port, au niveau du C& A. Derrière nous, des spécimens de l'armée allemande. Nous n'avons pas l'air très gai. Je pense que le départ est proche, Demain ? Peut-être. C'est ma mère qui nous a accompagnés, je ne me souviens plus par quel moyen. Le train ou Marcel avec sa camionnette ?
A ce jour (Décembre 2010) je n'ai pas de réponse à cette question. Avec Jean et Georges ONDE nous avons cherché dans notre mémoire, mais n'avons imaginé que des hypothèses. Deux sont dans le chapitre « La gloire de mon père »

Je n'ai plus vu mon père pendant plus de deux ans, vous découvrirez pourquoi dans le chapitre qui lui est consacré.

La gloire de mon père

Dans les précédents chapitres, j'ai parlé de mon père, et évoqué son devoir pour la France de 1939 à 1940.

Comme je vous l'ai expliqué, durant les longues heures passées dans son nid de mitrailleuses en hautes montagnes, pour empêcher les italiens de franchir la frontière, il eut les pieds gelés. D'importantes lésions (dont certaines furent irréversibles) ne lui permettaient plus de porter des chaussures de marche.

Ces blessures conduisirent le corps médical à le réformer le 16 juillet 1940. Il rejoint alors notre domicile le 20 juillet.

Ses actions de guerre face à l'ennemi lui valurent de se voir décerner la **Médaille Commémorative au titre des Campagnes d'Italie et d'Allemagne**. (Notations relevées sur son livret militaire). **Ainsi que la Carte et la Croix du Combattant**.



Je souhaite parler des ses actions menées pour la France de Juillet 1940 à Aout 1945.

Marcel PAGNOL pour parler de son père, consacra tout un livre intitulé :

LA GLOIRE DE MON PERE

Je n'ai pas trouvé mieux pour parler du mien

Quelques souvenirs me sont propres, pour la période du 20 juillet 1940 à décembre 1942. C'est à cette date (celle de la photo), que j'ai été évacué sur JONQUIERES. Je n'ai revu mon père qu'au mois d'Aout 1945.

Ma mère me donnait des nouvelles, mais avec mon regard d'aujourd'hui, je me rends compte que ce n'était que des banalités. Et pour cause ! Elle était aussi dans le brouillard, comme vous pourrez en juger.



Au cours des quelques mois que je passais avec lui après son retour à la vie civile, il était clair que quelques chose avait changé.

Mon père était très discret, et ne parlait que très rarement de ses activités de travail. Il ne se cachait pas de moi pour parler de ses interventions souvent dangereuses pour arrêter certains criminels lesquels ne se privaient pas de faire usage de leurs armes.

Je nageais en plein film policier, ne tardant pas à raconter à mes copains ces récits agrémentés de détails qui m'étaient propres, mais qui donnaient beaucoup de piquant à mes histoires.

Pourtant très souvent il parlait très bas à ma mère, suffisamment pour que je ne puisse pas entendre. Seuls des mots parvenaient jusqu'à moi :

Rafles – Juifs ? – Perquisitions – Planques et bien d'autres encore que j'ai oublié.

Ce qui me frappait le plus, c'était que ces chuchotements avaient lieu le soir, et que dans l'heure qui suivait, mon père repartait au travail pour ne rentrer qu'au milieu de la nuit pour se lever à l'aube rejoindre ses activités.

Le visage de ma mère changeait d'allure dans ces moments, et systématiquement elle allait préparer nos affaires dans des sacs et/ou des valises, comme si nous devions vite partir.

Périodiquement nous allions « manger la pizza » à la Madrague de Montredon, chez Lucien (maintenant chez Aldo) ou encore « une soupe de poisson » au restaurant le Relais Fleuri, qui se trouvait à la Pointe Rouge. Ce restaurant était tenu par un ancien moniteur de sports du Fort Carré d'ANTIBES : Gustave Un grand catcheur qui m'impressionnait beaucoup. Lors de ces rencontres, il y avait souvent « des familles » que je ne connaissais pas. Les hommes s'isolaient un moment dans un coin du comptoir, écoutant silencieusement les propos de l'un d'eux. Pendant ce temps, les femmes papotaient et les enfants jouaient. Il ne m'est pas possible aujourd'hui de dire qui étaient ces personnes, seul Bernard POVINELLI (le père de l'actuel maire d'ALLAUCH) devenu ami de la famille est resté présent à ma mémoire.

Je pense pouvoir vous donner des informations sur les lignes que je viens d'écrire.

Le jour de ma communion, beaucoup de personnes rencontrées « aux pizzas et soupes de poissons » étaient présentes, enfin ils pouvaient parler à haute voix (entre eux).

La pizzeria « Chez Lucien » et le restaurant « Le Relai fleuri » étaient deux des points de rencontres des résistants **du réseau Jean-Marie** (de ceux qui se connaissaient bien entendu). Ces petites réunions « familiales » permettaient des échanges d'informations orales sur ce qui devait être fait dans les jours à venir.

Chaque soir, des listes de personnes à arrêter le lendemain matin au lever du jour étaient données aux brigades d'inspecteurs de police.

Il s'agissait surtout de l'arrestation de familles juives.

© Texte de Jean-Louis GARNOUX tous droits réservés

Mon père était chargé, au sein du réseau Jean-Marie de « Noyauter » les Administrations Publiques. Dans les documents officiels ci-après, cette mission était désignée sous **le sigle de NAP**. A ce titre il pouvait se procurer le double de ces ordres d'arrestations. Il allait donc le soir pendant le couvre feu (mais il pouvait circuler avec sa plaque de police), avertir les familles de leur arrestation au petit matin, afin que ceux-ci puissent partir avant les interventions de Police.

Beaucoup de familles juives purent ainsi échapper à ces rafles. Si mon père avait eu des témoignages d'Israelites sauvés par ses soins, **il aurait aujourd'hui son nom gravé sur « Le mur des JUSTES » me disait le Pr BELTRAMI** (Président de l'Association des Justes en France) personne, que je rencontre aujourd'hui souvent dans le cadre des réunions des médaillés de la Résistance.

Bernard POVINELLI était de nationalité Hollandaise. Il parlait parfaitement l'allemand, et avait ses entrées au niveau consulaire, où il glanait beaucoup d'informations sur les projets des autorités allemandes de Marseille. Il renseignait mon père (dont une de ses missions était **l'IS**, c'est-à-dire ramener toutes les informations au réseau pour actions éventuelles).

A la demande de mon père, ma mère avait fait embaucher POVINELLI comme interprète aux Ets DUCLOS où elle travaillait. Cette société fabriquait des barres de plongées pour les sous-marins, qui se montaient à la base de MOUREPIANE. Par ses entrées dans le cadre professionnel à la base sous-marine, POVINELLI donnait à mon père des états sur les plannings des travaux de ces submersibles de guerre. Comment étaient exploitées ces informations ? Je n'ai jamais pu le savoir, mais quoi qu'il en soit, peu ou pas de sous-marins furent opérationnels au moment où les allemands le souhaitaient.

Voilà ce que j'ai pu apprendre du vivant de ma mère. Mon père ne m'a jamais parlé de ses activités de Résistant, ni des distinctions qu'il a eu. Je le regrette beaucoup car j'aurai aimé lui dire toute ma fierté. Après le décès de ma mère, j'ai récupéré tous les documents et médailles que j'ai la joie de vous communiquer aujourd'hui.

Avant que vous en preniez connaissance, laissez-moi-vous raconter une petite anecdote :

En 2007, j'eus l'occasion de prendre un repas avec Mr Baptistin AUBERGY, Président de l'Association Provençale des Médaillés de la Résistance Française. C'était un vieux monsieur de 90 ans (lui aussi inspecteur de police). Au cours de ce repas, je lui dis que mon père était lui aussi médaillé de la Résistance.... Et là, il me répondit en me vexant : « Monsieur, à la libération beaucoup de personnes se sont achetées la médaille et se sont dit avoir été décorés !!! ».

Je notais son adresse, et le lendemain il avait en main tous les documents concernant mes dires. Il me demanda de les conserver 24 heures pour vérifications. A contre cœur, je lui confiais alors mes précieux documents. Il fut de parole, 24 heures plus tard, il me téléphonait pour me demander de venir à la maison du combattant car il avait beaucoup de choses à me dire et à me demander. Il me présenta aux membres du conseil d'administration de l'Association qu'il présidait et me signifia qu'il me communiquerait dans un moment des informations qui m'intéresseraient certainement.

© Texte de Jean-Louis GARNOUX tous droits réservés

Avant cela, il m'expliqua longuement l'objet de l'Association de ces médaillés de la Résistance Française. Ce n'était pas un club des compagnons de guerre, il n'y en avait d'ailleurs plus beaucoup (seulement 12 médaillés dont 2 femmes en Provence).

Mais que c'était un groupe de personnes qui s'efforçaient de maintenir le devoir de mémoire. Et qu'ils avaient besoin que les enfants et petits-enfants les rejoignent afin d'assurer la continuité. Il me convainquit de cette nécessité, et le jour même j'adhérais à l'Association Provençale des Médaillés de la Résistance Française.

Je serais très heureux si mes enfants et petits-enfants suivaient le même chemin que moi pour maintenir la mémoire de tous ceux qui se sont sacrifiés pour la France.

Baptistin AUBERGY me remit ensuite les documents attendus :

Attestation concernant les activités de M. H. GARNOUX dans la Résistance de 1940 à 1945



**Association Nationale des Médaillés
de la Résistance Française**
Chancellerie de l'Ordre de la Libération
51 bis, boulevard de La Tour Maubourg
75700 PARIS 07 SP
Téléphone 01 47 05 47 59 - Télécopie 01 47 05 45 71

Exposé circonstancié et détaillé des faits ayant entraîné
la proposition

Inspecteur de la Sureté, qui dès 1940, fût inscrit au Mouvement
Combat, sous les ordres de Clary, chef N.A.P. police .

A été un auxiliaire, précieux, pour les renseignements, et n'a pas
hésité à faire des fausses déclarations, auprès de ses chefs, pour égarer
les recherches dirigées, contre certains résistants .

Dès l'occupation, par les Allemands, en 1942, a installé le service
des faux papiers, fausses cartes, et escortait les camarades, porteurs
de pli .

Soupçonné, par la Gestapo, de servir la Résistance, fût interné
et relaxé faute de preuve, déserta la police et gagna le maquis de Savoie
où il participa, aux combats de la Libération .



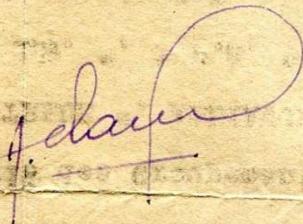
Et aussi cette attestation du Commissaire divisionnaire CLARY donnant d'autres détails :

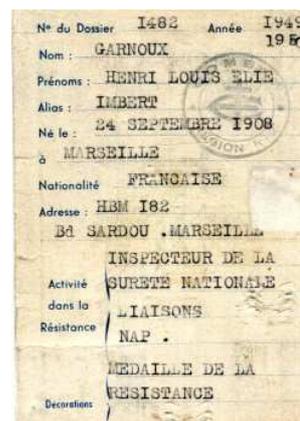
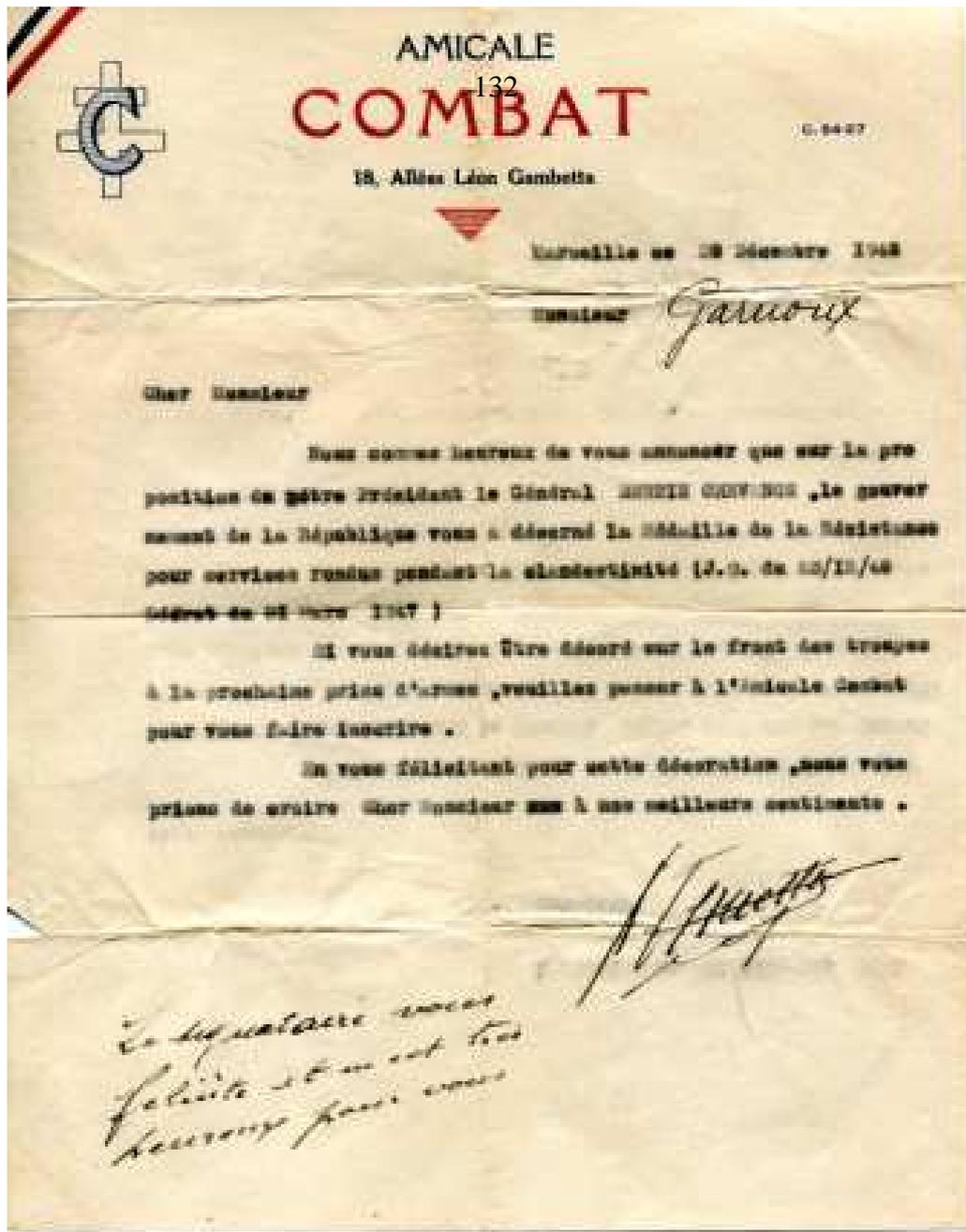
A T T E S T A T I O N

Je soussigné CLARY Auguste, Commissaire Divisionnaire
déporté de la Résistance, rapatrié de Buchenwald, Chef
Régional de la Sécurité des Groupements " COMBAT " , " LI-
BERATION " , " FRANC-TIREUR " , ALLIANCE FRANCAISE " ,
" RADIO PATRIE " , " I.S. " , " P.S. " , " P.C. " , " 2° Bu-
reau DE GAULLE " , Militant du NAP, chargé du SR, de la
répression de la collaboration, atteste et certifie que
Monsieur GARNOUX Henri, Inspecteur de la Sûreté Nationale
a été mon collaborateur, à compter de 1941, dans tous ces
postes de la Résistance, que son service a été fait de jour
et de nuit, avec tous les risques qu'il comportait, sans avoir
jamais été rémunéré.

Dont acte .

Marseille le 22 Août 1945





Son nom de guerre était celui de sa grand-mère paternelle : IMBERT

SON RESEAU : JEAN-MARIE



CONFÉDÉRATION NATIONALE
FRANCE COMBATTANTE

FÉDÉRATION
"LIBRE RÉISTANCE"

UNION DES AMICALES
"JEAN-MARIE"
RÉSEAU ACTION
PARIS

Paris - 26 Boulevard Turgot

Le 15-Colonel de Réserve ADAM
Chef de Réseau "JEAN-MARIE"
Et-Commandant de 1er B.V.Y.
Et-Commandant en second du 25^e B.I.

LE 15-COLONEL

LE 15-COLONEL

ad le 15-COLONEL

Figure sur les listes de Réseau "JEAN-MARIE"
en qualité d'ADJUTANT
du 15-COLONEL

L'attestation officielle est actuellement
en cours d'inscription à la France Combattante

Le 15-Colonel de Réserve ADAM

M	GARNOUX Henri OU RÉSEAU ACTION JEAN-MARIE	NOM GARNOUX PRENOMS Henri PROFESSION ADRESSE 182 Ed Sardoux MARBILLE (E. du 101.)
EST A CE TITRE MEMBRE DE LA Confédération Nationale France Combattante Siège social: 207 Avenue de la République 2 ^e Etage Paul Cassagne PARIS 12 ^e PARIS, le 28 ^e Décembre 1948		
		LE BUDAIRE  CARTE N° 207 0263



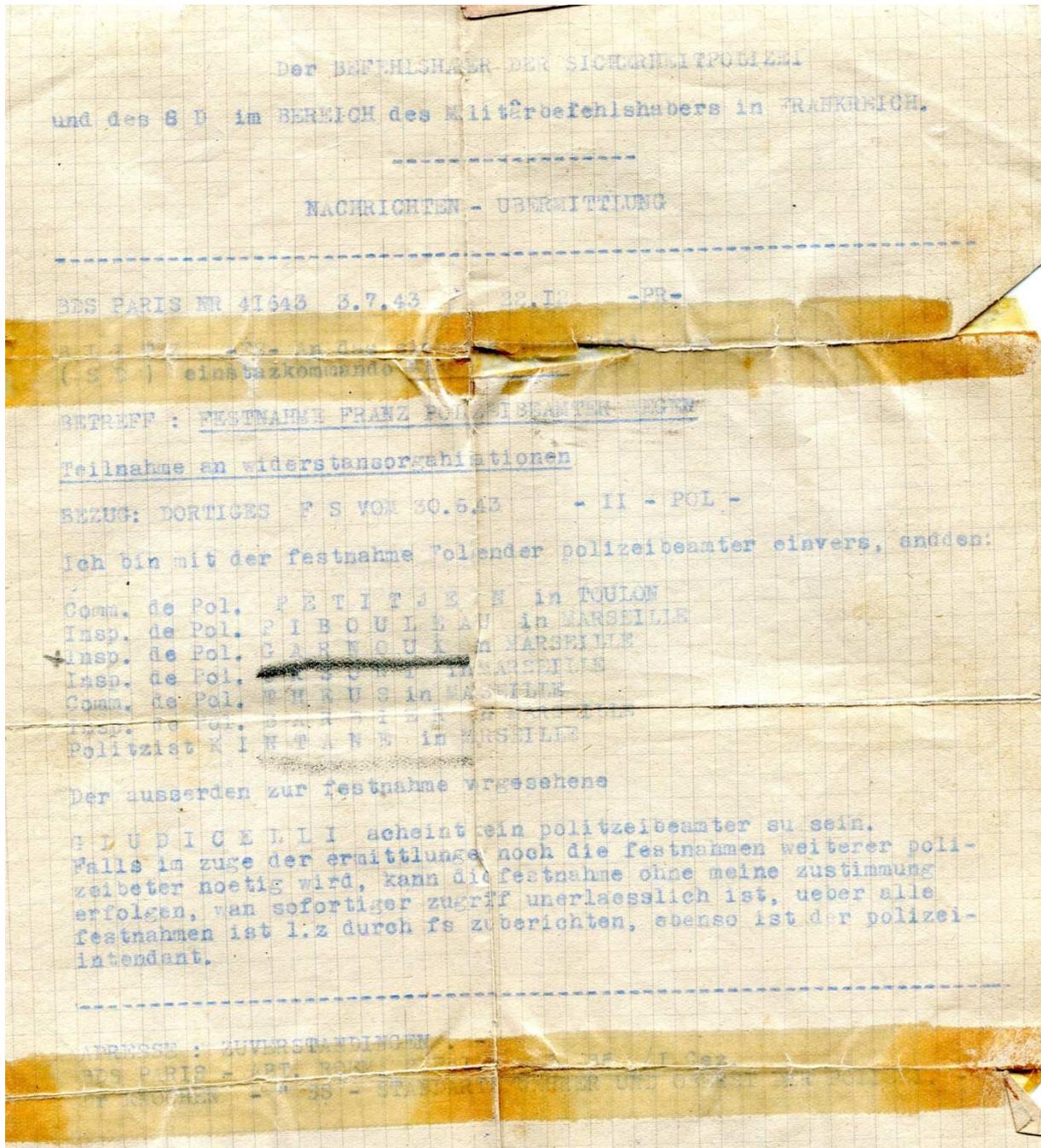
Adm

CONFÉDÉRATION NATIONALE FRANCE COMBATTANTE - PARIS - 26 Boulevard Turgot - C. C. P. UNIFORME PARIS
CONFÉDÉRATION NATIONALE FRANCE COMBATTANTE - PARIS - 26 Boulevard Turgot - C. C. P. UNIFORME PARIS

CONFÉDÉRATION NATIONALE FRANCE COMBATTANTE - PARIS - 26 Boulevard Turgot - C. C. P. UNIFORME PARIS
CONFÉDÉRATION NATIONALE FRANCE COMBATTANTE - PARIS - 26 Boulevard Turgot - C. C. P. UNIFORME PARIS

Dans l'attestation de l'Association Nationale des Médaillés de la Résistance que vous avez découverte, il est question d'une **arrestation par la Gestapo**.

Vous pourrez lire ci-dessous l'original et la traduction de l'ordre de son arrestation



C'est la copie du document original que j'ai découvert dans les papiers de mon père, malheureusement en très mauvais état, il est daté du 3 Juillet 1943.

J'ai fait traduire cet ordre d'arrestation par la Gestapo.
Ci-après la traduction et les commentaires du traducteur :

LE COMMANDANT EN CHEF DU SERVICE DE SECURITE
REGION MILITAIRE DE FRANCE

TRANSMISSION D'INFORMATION

Ici références du courrier 41543 du 3.7.43 à 22h12

Ordre spécial

Objet : Arrestation d'officiers de police français pour participation à des faits de résistance
Concerne information locale du 30.6.43 Police

Je suis d'accord pour l'arrestation des officiers de police suivants nommément

Commissaire de police Petitjean de Toulon
Inspecteur de police Pibouleau à Marseille
Inspecteur de police Garnoux à Marseille
Inspecteur de police à Marseille
Inspecteur de police Theus à Marseille
Inspecteur de police.....
Agent de police Kintane à Marseille

L'autre personne dont l'arrestation était prévue Giudicelli ne semble pas appartenir à la police

Si au cours de l'enquête l'arrestation d'autres fonctionnaires de police se révèle importante elle peut être effectuée sans mon avis si elle se révèle urgente et inévitable, surtout informer les autorités ainsi que le commandant de la police

Reinhold et Marie-Françoise Wille

Le 19 02 2005-02-19

Au sujet du document que nous avons traduit pour M. Garnoux :

La lecture du document est difficile, pas seulement parcequ'il est ancien mais aussi parce que le style, l'orthographe et la dactylographie sont déficients

Cependant le sens est bien clair : il s'agit d'un feu vert pour arrêter des résistants appartenant à la police française

Nous avons noté avec intérêt que le document épargne une personne nommée Giudicelli ...

Effectivement ce document a pour vous mais aussi pour l'histoire une grande valeur, et nous sommes contents si notre traduction vous est familialement utile

R Wille

M. Wille

Bien entendu, je ne savais rien (ou pas grand-chose) de tout cela, et si je n'avais pas rencontré le Président AUBERGY, je n'aurais pas eu la chance de « lever un morceau du voile » qui dissimulait un moment important de la vie de mon père. Je n'aurais pas su tout ce qu'il avait fait pour notre pays.

Parmi les faits qui m'ont été communiqués (et qui lui ont valu de se voir attribuer la médaille de la Résistance), j'en ai noté deux qui me paraissent importants :

Il mit en place les services des faux papiers, des fausses cartes ...

Au cours de mes recherches, j'ai découvert que les faux papiers étaient transmis à ceux qui en avaient besoin, par l'Abbé BONIFAY aumônier de l'hôpital de la Conception et par les moines du couvent des Dominicains qui en attendant se faisaient un devoir de cacher les malheureux pourchassés.

Étaient-elles les personnes à qui mon père apportait ces précieux documents ?

Je ne pense pas arriver à le savoir, mais toutefois, un point me trouble :

L'Abbé BONIFAY était de CUGES LES PINS, et nous étions logés en 1939 au moment de la déclaration de la guerre, à CUGES LES PINS chez des BONIFAY qui sont restés nos amis ! Coïncidence, hasard ? Allez savoir...

Le maquis de SAVOIE

En découvrant tous les documents de mon père, j'ai été surpris de trouver un brassard que portaient les F.F.I aux combats de la Libération.



Sachant qu'il avait intégré les maquis de SAVOIE, suite à son passage entre les mains de la Gestapo.

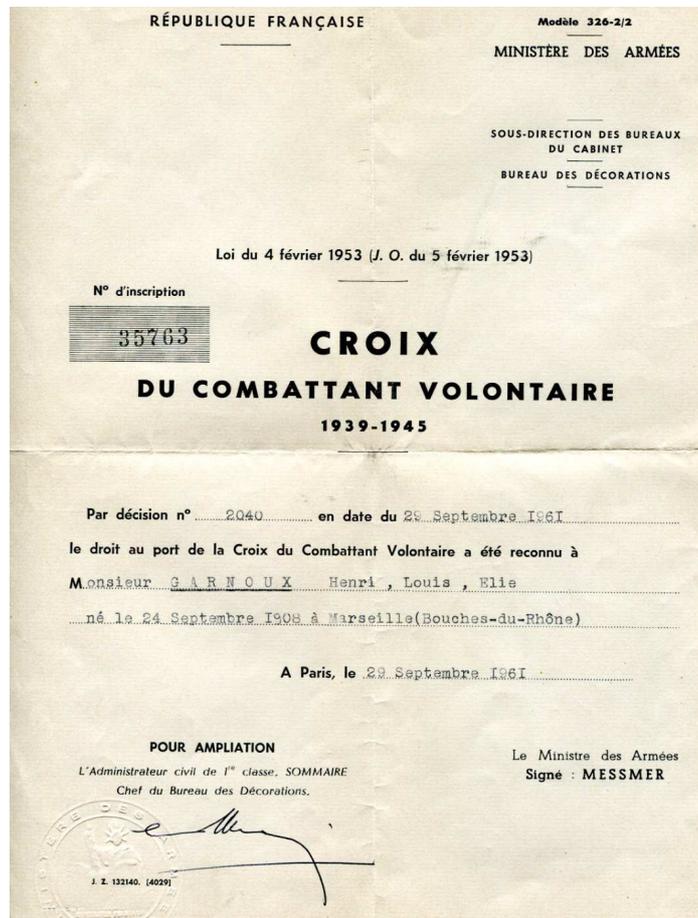
Je comprends maintenant pourquoi ce brassard porte les insignes du **Groupe Combat**.



J'ai retrouvé cette photo de mon père datant de 1943. C'est cette année là qu'il a du rejoindre le maquis en SAVOIE, la Gestapo le recherchant aux mois de Juin – Juillet 1943.

On peut lire sur son visage, les soucis qui étaient les siens à cette époque là.

Pour toutes ses actions reconnues dans la Résistance,
il reçut d'abord **la Croix du Combattant Volontaire de la Résistance.**



Puis sur proposition du **Général BERTIN CHEVRANCE**, le gouvernement de la République lui **décerna la Médaille de la Résistance pour service rendu pendant la clandestinité parue au J.O du 23 Décembre 1948** suivant décret du 21 Mars 1947. Il reçut cette décoration sur le front des troupes, mais toujours dans l'anonymat.

La médaille de la Résistance française

A été instituée, à Londres, par ordonnance du 9 février 1943 du général de Gaulle, « chef de la France combattante ». Son objet était de « reconnaître les actes remarquables de foi et de courage qui, auront contribué à la Résistance du peuple français contre l'ennemi et contre ses complices depuis le 18 juin 1940. »

C'est la seconde, et seule, décoration créée, après l'Ordre de la Libération, pendant la Seconde Guerre mondiale, par le général de Gaulle.

Cette médaille a été conférée à environ 44 000 personnes vivantes (dont 4 800 avec rosette), et à 20 000 autres à titre posthume.

Elle a été également attribuée à 18 collectivités territoriales (17 villes comme Lyon, Nantes, Brest ou encore l'Île-de-Sein, (d'où partirent les marins pêcheurs en campagne qui furent les premiers, le 19 juin 1940, à répondre à l'appel du 18 juin,) ; ainsi qu' au territoire de la Nouvelle-Calédonie) ; à 21 unités militaires des trois armées et à 15 autres collectivités (lycées, hôpitaux, couvents).



Je souhaite associer à tous ces actes de bravoures, notre cousin Robert OLIVIER qui lui aussi, depuis son village du PLAN DE LA TOUR, œuvra pour libérer notre pays.

Je cite les informations que j'ai pu recueillir sur lui :

« Robert Olivier, dit Robert du Vernet, issu de l'une des familles qui fondèrent le Plan-de-la-Tour au XV^e siècle, se mit à la disposition de la Résistance aux heures les plus sombres de

l'Occupation, apportant son aide courageuse aux réfractaires au STO et aux maquisards de la région.

Précieuse fut sa vieille bastide située dans le quartier de Couruere, à l'époque lointaine et isolée, et où furent entreposés bien des moyens de la logistique servant au fonctionnement des maquis, en particulier celui de La Moure commandé par François Pelletier dont le souvenir sera honoré le 7 août au Col du Vinon », écrit le conseiller Plantourian.



15 Aout 1997 :

Robert OLIVIER, 93 ans, l'un des derniers résistants en tête du cortège de l'Escadron de l'Histoire.

Mais revenons à mon père, je souhaite aussi vous dire qu'il reçut également **la Médaille d'Honneur de la Police**, pour services rendus essentiellement dans la Criminelle au sein de la 9^{ème} brigade mobile où il participa à de nombreuses actions souvent dangereuses.





Dans « le civil », mon père aimait bien animer des associations.
Il fonda de nombreux clubs de boules,
administrant aussi les activités sportives des A.I.L du CANET.

Il reçut à ce titre **l'Ordre du Mérite Social**,
le récompensant pour ses services désintéressés et dévoués aux œuvres mutualistes et sociales.

